

Vies parallèles

Ferdinand de Saussure avec Ernesto De Martino

Daniel Fabre et Marcello Massenzio

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24439>

DOI : 10.4000/lhomme.24439

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 11 mars 2013

Pagination : 137-152

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Daniel Fabre et Marcello Massenzio, « Vies parallèles », *L'Homme* [En ligne], 205 | 2013, mis en ligne le 06 mars 2015, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24439> ; DOI : 10.4000/lhomme.24439

Vies parallèles

Ferdinand de Saussure avec Ernesto De Martino

Daniel Fabre & Marcello Massenzio

DÉCIDÉMENT, l'anathème contre l'« illusion biographique », qui, de Proust à Bourdieu, a cru frapper d'illégitimité le genre que le second XIX^e siècle semblait avoir définitivement imposé, se révèle sans effet. La biographie étend, tout au contraire, son emprise en incluant désormais, au-delà des écrivains dont on admet si mal que l'œuvre naisse d'un « autre moi », les figures les plus diverses d'acteurs politiques, d'éditeurs, de collectionneurs, de marchands d'art... et, de plus en plus, de savants, surtout lorsqu'ils apparaissent comme inventeurs de disciplines. Dans ce multiple mouvement de retour, deux récentes tentatives retiennent l'attention autant par leur sujet – nul n'avait scruté jusqu'alors la vie de Ferdinand de Saussure ni celle d'Ernesto De Martino – que par l'originalité de leurs partis pris et la troublante nouveauté des perspectives qu'elles ouvrent. Disons d'emblée que, dans le grand partage des compétences que le travail biographique requiert s'agissant des sciences, les deux auteures se situent non du côté des historiens mais de celui des praticiens. Claudia Mejía est une linguiste, spécialiste de la théorie saussurienne de la diachronie. Giordana Charuty est une anthropologue dont les travaux sur les conceptions coutumières de la folie dans les sociétés d'Europe du Sud sont classiques. Pour l'une comme pour l'autre, Saussure et De Martino ne sont pas des inconnus. Elles n'entrent pas dans ces morts « comme dans un moulin », selon le mot de Sartre. Bien au contraire, leur propre pensée

————— À propos de Giordana Charuty, *Ernesto De Martino. Les vies antérieures d'un anthropologue*, Marseille, Parenthèses, 2009 (« Parcours méditerranéens ») [Ernesto De Martino, *Le Precedenti Vite di un antropologo*, Milan, Franco Angeli, 2010] ; et Claudia Mejía Quijano, *Le Cours d'une vie. Portrait diachronique de Ferdinand de Saussure*, 1. *Ton fils affectionné* ; 2. *Devenir père*, Nantes, Cécile Defaut, 2008-2011 (« Psyché »).

À PROPOS

s'est formée à leur contact, ajoutons même qu'un lien d'intimité spirituelle est le ressort premier de ces récits qui, en ce sens, demeurent des dialogues où la relation s'approfondit, s'explicite mais aussi se distend, s'objective dans un travail dont on sent bien qu'il engage profondément chaque biographe.

Textes fouillés, très denses, pourvus d'un appareil de références et de citations impressionnant, ces livres, qui se donnent plus ou moins comme ouvertures d'un chantier en cours, laissant le lecteur suspendu devant l'interruption soudaine de la visite, sont à la fois proches et différents. Leur matériau inédit est semblable – essentiellement des écrits intimes et des échanges épistolaires – et leurs visées voisines – éclairer la préhistoire d'une pensée par les expériences formatrices d'une vie saisies au plus près de leur retentissement affectif. En revanche, leurs démarches semblent s'opposer sur un point essentiel de méthode : Claudia Mejía voit dans la psychanalyse (lacanienne d'inspiration) la clé principale de l'élucidation de conflits et de traumatismes d'abord psychiques ; Giordana Charuty se veut ethnographe d'une vie et, à ce titre, attachée tout autant à la multiplicité des réseaux relationnels, des engagements politiques conscients et des adhésions idéologiques, sans pour autant négliger la scène familiale dont elle fait, elle aussi, le théâtre d'une conversion décisive de son héros. En fait, elles échangent volontiers le point de vue qu'elles affirment : Giordana Charuty n'écrit-elle pas : « Progressivement, je me suis installée, un peu à la manière d'un thérapeute, *in medias res*, c'est-à-dire au centre d'une crise généralisée qui touche tous les pans de l'existence » (p. 13), tandis que Claudia Mejía accepte et justifie, dans l'introduction de son second volume, la qualité d'anthropologue que quelques lecteurs, descendants de Saussure, lui ont attribuée. En vérité, l'une et l'autre gauchissent la perspective que Sainte-Beuve a tracée : non plus seulement éclairer l'œuvre par la vie mais extraire de l'œuvre les outils qui, seuls, permettent d'explorer après coup l'existence du savant, considérée comme le lieu d'un avènement intellectuel inouï. L'objet – une vie vouée à la recherche – est donc supposé contenir, sous la forme de la réitération confuse, de l'ébauche répétée et aussi de la découverte rationnelle, ce qui permet de le comprendre. Ambition que rend possible l'extraordinaire abondance des documents découverts – écrits littéraires de l'adolescence, traductions, lettres, carnets personnels, brouillons de textes, essais inédits... Ces archives récemment venues au jour forment presque le quart de ces gros volumes : intégrées comme citations chez Giordana Charuty, regroupées pour une part en annexe chez Claudia Mejía. Mettre *en parallèle* ces biographies – c'est-à-dire à la fois ces vies et le mode dont leur sens est construit – nous semble faire ressortir la qualité du travail exploratoire

et interprétatif, et aussi quelques homologues surprenantes qui éclairent, peut-être, ce qui advint, dans l'Europe des années 1880-1950, chez les tout premiers fondateurs des sciences de l'homme.

Deux en un

De Ferdinand de Saussure, les historiens de la linguistique enseignent qu'il eut deux vies scientifiques successives. La première attachée à l'étude des langues d'ascendance indo-européenne, sujet du fameux et admirable *Mémoire* qu'il écrit à Leipzig à vingt ans, en 1877, sur le système vocalique primitif de l'indo-européen. La seconde vouée à la construction théorique de la « linguistique générale », qu'il nommait avec quelque hésitation « science du langage » puis « philosophie linguistique »¹. Entre l'une et l'autre, une faille jusqu'alors inexpliquée : à trente-trois ans, après avoir décliné l'invitation, faite par Michel Bréal, son maître, d'une chaire au Collège de France, Saussure cesse quasiment de publier ses travaux, et cela pendant vingt ans, jusqu'à sa mort. Donc, sa seconde vie scientifique ne fut connue que par sa parole d'enseignant à l'Université de Genève – et donnée à lire trois ans après sa disparition par deux de ses disciples et collègues, Charles Bally et Albert Sechehaye, dont il est établi qu'ils rédigèrent entièrement, à partir des notes de huit auditeurs, le *Cours de linguistique générale*. Ce n'est que dans les années 1950 que Robert Godel revint sur les manuscrits des élèves et les feuillets préparatoires des leçons, mais à lui comme à ses valeureux successeurs s'est imposée la *doxa* écrasante du *Cours* de Bally et Sechehaye. On n'osait en publier que des « variantes » qui en vérifiaient et nuançaient la fidélité phrase à phrase, refusant l'évidence qu'il était lui-même une forgerie et que des élaborations et formulations successives, assez sensiblement différentes, formaient le corpus ouvert des leçons du maître genevois. De sorte que Saussure a bien dit tout ce que le *Cours* publié contient, mais il a dit aussi beaucoup d'autres choses, par moments plus explicites, plus novatrices et plus profondes. Jusqu'à une date très récente, nul n'avait osé remettre en cause le monument de 1916 et plonger véritablement dans le mouvement de la pensée du linguiste qui griffonne ce qu'il médite, organise ponctuellement un cours et parle à ses élèves qui notent ce qu'ils comprennent, à leur façon. À cette coupure s'en ajoute une seconde révélée par la publication, tardive et forcément partielle, de quelques inédits majeurs – sur ce que la transmission orale fait aux légendes, aux *Nibelungen* en particulier, et sur les *anagrammes*, recherche qui vise à révéler un autre texte sous le texte lisible de la poésie latine. Saussure y apparaît comme engagé

1. Sur ces points, lire Ferdinand de Saussure (2002).

dans une interprétation sans fin, nouée à une idée étrange qui a pris chez lui la force d'une croyance surgie en 1906 et qui l'obsédera pendant presque quatre années².

Ernesto De Martino naît en 1908. Il partage avec Saussure un même profil de vie. L'un et l'autre seront enlevés en pleine maturité par une maladie soudaine : Saussure meurt à cinquante-cinq ans en 1913, De Martino à cinquante-six en 1965. Une double division marque également son œuvre. Un noyau bien repérable la constitue : six livres publiés de 1941 à 1964, les uns consacrés à l'ethnologie et à l'histoire des religions de la Méditerranée, les autres à la théorie anthropologique ; ils se confortent réciproquement et dessinent un champ tout à fait neuf³. Mais, de part et d'autre, se déploient deux vastes espaces que les disciples et commentateurs se sont généralement gardés d'explorer à fond. Le premier, en amont, contient un ensemble à première vue disparate de haute érudition historico-religieuse et d'interventions politiques auquel s'ajoutent quelques articles sur les expériences métapsychiques. Le second, en aval, nous révèle une situation assez proche de celle du *Cours de linguistique générale*. De Martino, comme Saussure, travaillait dans ses dernières années à une grande œuvre intitulée *La Fin du monde*. Un livre paraîtra sous ce titre en 1977 ; dû à Clara Gallini, qui fut son assistante à l'Université de Cagliari, il puise dans la masse des dossiers laissés par le maître et souligne l'importance capitale qu'il attachait à cet énorme travail. Or, des publications ultérieures semblent démontrer que le projet de De Martino reste encore à découvrir dans toute son extension et, en particulier, dans ses fondements mêmes. L'anthropologue a proposé une théorie générale de la culture qui place en son centre la notion de *présence au monde*, de *crise* et de *rétablissement* par ce qu'il nomme l'*action mythico-rituelle*, qui assure à la fois la sortie puis la réintégration dans l'histoire, c'est-à-dire dans l'existence collective concrète, *hic et nunc*. Cette thèse, qui dépasse la division de l'affectif et du rationnel et qui identifie dans le dire et le faire religieux le noyau irréductible des cultures humaines, a été violemment rejetée par la vulgate marxiste qui dominait la vie intellectuelle des années 1970, en Italie tout particulièrement.

2. Sur les légendes, on peut lire désormais : Béatrice Turpin (2003). Sur les anagrammes, après le travail pionnier de Jean Starobinski (cf. Saussure 1971), les livres majeurs sont de Francis Gandon (2002) et de Federico Bravo (2011).

3. Seuls ont été traduits en français, les deux premiers sur la recommandation de Michel Leiris : *Italie du Sud et magie* (1963), *La Terre du remords* (1966), *Le Monde magique* (1971). Ces trois titres ont été réédités par l'Institut Sanofy-Synthélabo en 1999 (*Œuvres de Ernesto De Martino* dans la collection « Les Empêcheurs de penser en rond »), mais auraient, surtout le troisième, mérité une traduction nouvelle.

Certes, De Martino l'avait posée dans ses livres précédents, en particulier dans *Morte e pianto rituale*, son chef-d'œuvre, mais les dossiers de *La Fin du monde* lui donnent une ampleur et une profondeur nouvelles. L'éditrice de De Martino a donc, en 1977, tout comme les éditeurs du *Cours de linguistique générale* en 1916, bâti un livre, au demeurant très remarquable dans son inachèvement, qui écarte sans doute des pans essentiels du projet intellectuel de son auteur.

L'ombre

Cette dualité des œuvres, dont on pressent que leurs arrière-fonds sont plus riches que le premier plan mis en lumière par leurs éditeurs, ouvre sur une pluralité plus radicale encore, que De Martino exprime dans ce fragment justement mis en exergue par Giordana Charuty, sa biographe : « Je suis deux ou plus, non pas un en danger de n'être personne, en lutte pour être quelqu'un ». Aveu générique qui s'oppose à la biographie officielle que De Martino, devenu communiste au début des années 1950, dut produire pour son parti et pour lui-même. Il y apparaît comme l'incarnation de l'« intellectuel organique », tel qu'il est à peine venu au jour lors de la découverte des *Cahiers de prison* d'Antonio Gramsci, passionnément lus par le militant. Engagé dans l'émancipation des classes paysannes dominées de son Mezzogiorno natal, il est devenu le spécialiste de leur culture, découvrant, à la racine de leur aliénation, ce que Carlo Levi appelait le « paléo-catholicisme », religion des dominants établie sur le fond commun perpétué et réinterprété de la magie. Quant à Saussure, il incarne plutôt l'héritier patricien genevois, issu d'une lignée de savants naturalistes protestants, voué dès sa prime jeunesse à la passion de la connaissance, un peu déroutant sans doute par la précocité de son génie mais présentant tous les dehors d'une existence tranquille de professeur d'université. Au fond, la tâche des deux biographes aura consisté à briser la statue pour accéder à l'exubérance instable qui caractérise le climat profond de ces vies. Celle-ci se révèle par un trait là encore partagé : la présence d'un mal énigmatique qui occupe une arrière-scène dont la révélation est interdite.

Nous nous souvenons fort bien de l'événement advenu à Naples, en 1996, au cours d'un grand colloque consacré à De Martino dans la culture européenne. Un intervenant un peu en marge, Franco Cagnetta, journaliste et ethnologue qui avait participé au tournant néoréaliste de la culture italienne en enquêtant, entre autres, sur les *Bandits d'Orgosolo* (1963)⁴,

4. Ouvrage d'abord publié en français chez Buchet-Chastel avec une préface d'Alberto Moravia, et qui a suscité le beau film de Vittorio de Seta (1961).

livrait ses souvenirs sur Ernesto De Martino qu'il avait intimement connu. « N'oublions surtout pas qu'il était épileptique », lâcha-t-il soudain. Et sur les visages des auditeurs se répandit une désapprobation scandalisée. Celle-ci eût été justifiée si ce « détail » avait été vraiment sans incidence sur l'anthropologie, au sens kantien cette fois, qui soutient toute l'analyse démartinienne. Or, en de très belles pages, Giordana Charuty se met à l'écoute de ce que De Martino lui-même dit, avec grande lucidité, de son mal dans un essai inédit d'autoportrait. La citation est ici nécessaire, elle nous transporte au moment où la conscience bascule dans ce que les cliniciens de l'épilepsie nomment l'*aura* :

« L'aura commence ainsi : le monde devient sordidement étranger, diaboliquement menaçant, il se dépouille de sentiments. C'est le signe que la présence commence à s'affaiblir. Puis se produit l'absence, soudaine, momentanée, totale et ceux qui ont assisté à l'avènement de mon aventure psychique affirment que mon visage se contracte dans une grimace et que je ronfle un peu, comme si j'étais en proie à un sommeil malin, auquel l'énergie psychique, qui n'est déjà plus "esprit", chercherait à se soustraire. Puis, après quelques instants, la présence émerge du naufrage et, avec elle, le monde restauré dans ses formes, avec ses sentiments. C'est comme si je glissais lentement hors de l'histoire » (p. 57).

Extraordinaire description, sans doute rédigée au tournant des années 1960, dans laquelle la vision du dedans de l'*aura* épileptique s'énonce dans le lexique et le cadre raisonné de la nouvelle anthropologie de De Martino qui, elle-même, semble naître d'une tentative de traduction de cette expérience précise où, littéralement, la présence se perd puis se reconstitue, mais sans aucun modelage culturel explicite. L'expérience épileptique ne rend pas seulement De Martino plus sensible que d'autres à la possession et à la transe dont il sera un des grands ethnologues, elle est un « terrain » physiologique que l'élucidation transformera. En effet, l'altération psychique, incoercible et répétée au cœur de son être, semble, à l'entendre, avoir diminué d'intensité et de fréquence au point de disparaître au fur et à mesure que l'œuvre de l'anthropologue scrutait de façon neuve les questions d'identité – perdue et retrouvée, disséminée et recentrée – et les élevait au plan cosmologique en affrontant le thème de « la fin du monde ».

Bien qu'à plusieurs reprises, Ferdinand de Saussure ait été considéré par ses proches – et d'abord par son père, Henri, dans son *Journal* intime – comme un être singulier, hors du monde et d'une intelligence effrayante, l'épreuve de la perte de soi, si nous suivons Claudia Mejía, passe pour lui par une configuration généalogique en laquelle s'incarnerait la terreur tragique du *fatum*. Sa biographe commence par dénoncer les rumeurs qui, en Suisse et en France, désignaient à voix basse le mal dont le savant

souffrait : peut-être cancer de la gorge à la fin, mais syphilis tout au long de sa vie d'amateur discret de bordels et cirrhose due à un abus quotidien de l'alcool. On se souvient d'Émile Benveniste qui, revenant au maître de Genève, commence par laisser entendre l'indicible :

« Quelque mystère entoure sa vie humaine, qui s'est tôt retirée dans le silence [...]. Ce silence cache un drame [...] qui tient pour une part à des circonstances personnelles, sur lesquelles les témoignages de ses proches et de ses amis pourraient jeter quelque lumière » (1966 : 33 et 37).

En fait, pour Claudia Mejía, l'angoisse, la neurasthénie, la mélancolie..., de celui qu'elle appelle familièrement Ferdinand, expriment une menace devenue centrale dans l'étiologie de l'époque : la dégénérescence familiale. Le second volume à peine paru de la biographie tourne essentiellement autour de ce complexe, dont elle fait la source inépuisable d'une quête de la vérité du langage. Résumons-la en quelques mots forcément simplificateurs.

En 1887, alors que Saussure est à Paris, où depuis 1881 il supplée Bréal à l'École pratique des hautes études, sa mère adorée est internée pour la première fois dans une clinique psychiatrique. Cette crise correspond à l'esquisse du premier projet matrimonial de son fils aîné, Ferdinand, et à l'annonce que Louis, fils cadet, veut se convertir au catholicisme. Diagnostiquée comme « maniaque aiguë » (on parlerait aujourd'hui de « trouble bipolaire »), Louise de Pourtalès va désormais alterner enfermement et sorties, provoquant l'effondrement de son époux, Henri, et le renoncement de son fils préféré, Ferdinand, à sa carrière parisienne. Chez ce dernier, rentré à Genève en 1891, s'installe l'évidence, qui hantait déjà son père, d'une tare familiale venue de la « race » des Pourtalès, sa lignée maternelle. Or, l'hérédité de la folie est en train de devenir un lieu commun ; la forte endogamie, caractéristique des familles aristocratiques genevoises, est censée la favoriser. La liste des malades mentaux ou des originaux inquiétants dans l'ascendance de Saussure et dans sa fratrie est connue de tous ; on peut même dire, à la lecture des textes autobiographiques issus de leurs proches, que la « folie des Pourtalès et des Saussure » est alors un lieu commun dans l'opinion genevoise. Selon Claudia Mejía, la réaction de Ferdinand de Saussure à cette menace est nettement clivée. D'une part, histoire de conjurer ce péril, il tient à devenir lui-même père (et il aura, en effet, trois fils, de Marie Faesch épousée en 1892), d'autre part, il se refuse obstinément à « accoucher » d'un texte fini – selon la métaphore filée par ses proches (II, pp. 269-270) – et semble également très préoccupé par la dissémination intempestive de son enseignement, interdisant même à ses élèves de mentionner ses trouvailles dans leurs propres écrits de peur des plagiaires allemands.

Mais la conséquence théorique apparaît bien plus essentielle. Saussure, dès son très jeune âge⁵ et, bien sûr, dans ses premiers cours genevois, rejette, de façon de plus en plus radicale, les images spontanées de la « famille », de la « race », de l'« héritage », du « patrimoine » et de la « transmission » communément appliquées aux langues maternelles par ses maîtres et collègues. Parallèlement, il passe de la notion classique de « convention », liant le mot et son sens, à celle, révolutionnaire, d'*arbitraire du signe*, qui fait du langage une institution humaine mais « une institution sans analogue (si l'on veut bien y joindre l'écriture), [au point] qu'il serait vraiment présomptueux de croire que l'histoire du langage doit ressembler même de loin, après cela, à celle d'une autre institution » (II, p. 248). Phrase manuscrite que Claudia Mejía commente ainsi :

« L'arbitraire du signe linguistique va de pair avec l'absence de déterminisme dans le cours de la langue à travers le temps, alors que la notion de convention n'amène, du côté diachronique, qu'à une impasse. La dénaturalisation de l'évolution s'imposant, le devenir des langues peut alors être compris sans aucun déterminisme » (II, p. 249).

Dire que l'*ombre* de la perte de soi et de la déraison est également présente chez Ferdinand de Saussure et chez Ernesto De Martino peut simplement conduire au constat que ces vies savantes s'accordent parfaitement au diagnostic des médecins de l'esprit, leurs contemporains. Le XIX^e siècle des écrivains est par eux jalonné d'épileptiques (Flaubert, Dostoïevski...), de maniaques, d'obsessionnels et, bientôt, de paranoïaques (cf. Gros 1998)⁶. Certes, les aliénistes n'ont pas eu raison d'identifier systématiquement, à la manière de Lombroso, génie et folie, mais, ce faisant, ils ont traduit en des termes simplistes, et ont renforcé de leur autorité, une relation qui modelait malgré elles certaines existences en ce que leurs expériences les plus douloureuses, autant psychiques que sociales, devenaient la matière d'une investigation de portée générale. Dans les cas de Saussure et De Martino, la part d'auto-analyse *sous la menace* de la folie ou, du moins, de la perte de soi, nous semble désormais établie. Auto-analyses aux effets cognitifs partiellement inversés : Saussure dresse contre la hantise pathologique une théorie révolutionnaire, car non généalogique, de la langue ; De Martino affine et transpose en théorie anthropologique sa phénoménologie de l'*aura* épileptique. Et il ne s'agit là, bien sûr,

5. Maurice Olender publie des extraits d'articles donnés au *Journal de Genève* en avril 1878 (Saussure a vingt et un ans), où l'hypothèse d'un peuple de race indo-européenne est traitée de « rêve » sans fondement (2010 : 43). Ces textes prolongent sa réflexion sur Saussure et son œuvre présente depuis *Les Langues du paradis* (1988).

6. Sur la paranoïa comme traduction psychiatrique de la pulsion d'enquête, y compris savante, cf. Luc Boltanski (2012 : en particulier, chap. VI).

que de ferments initiaux qui les portent à sortir des lieux communs d'une discipline dont ils veulent réformer les fondements. Cependant, ce qui redouble la valeur des chantiers biographiques que nous découvrons ici est qu'ils ouvrent avec une acuité égale sur la situation historique de leurs personnages, sur leurs prises de positions dans la cité, et qu'ils y relèvent exactement la même intenable contradiction.

Errements silencieux

Dans les papiers de Ferdinand de Saussure, Claudia Mejía a retrouvé au milieu d'un cahier consacré aux propositions sur l'institution du langage du grand linguiste américain oublié, William D. Whitney, le brouillon d'une lettre non datée et incomplète, adressée au directeur de *La Libre Parole*. Le texte ne laisse aucun doute sur les opinions antisémites de son auteur, le journal auquel il est destiné a d'ailleurs été fondé par Édouard Drumont, meneur acharné et tonitruant de l'antisémitisme sous la Troisième République. Dans la première partie, Saussure félicite ce dernier qui aurait établi que les Juifs résidents en France y sont arrivés très récemment, après 1792 – « ces essaims de parasites ont quitté Francfort pour venir s'abattre sur Paris » ; dans la seconde, il dénonce l'erreur qui consiste à mettre sur le dos des Romains et de la destruction du Temple, en 68, la diaspora juive : « La vérité est que, longtemps avant Titus, les Juifs avaient peuplé l'empire de colonies d'usuriers ». L'argumentation est contradictoire – les Juifs sont-ils arrivés en Occident depuis longtemps ou tout récemment ? – et laisse entrevoir une imprécation spontanée, peu méditée, incohérente et qui demeurera sans suite puisque cette lettre n'a pas été expédiée. Les spécialistes de Saussure connaissent cet écrit sans doute depuis 1969, aucun n'avait osé en faire état⁷. Sa biographe a eu le courage d'affronter la question posée par ce document unique, en prélude à son premier volume (Mejía 2007)⁸. La contradiction que ce texte soulève s'impose à l'évidence. Dans ses études linguistiques, Saussure apparaît comme un partisan convaincu de l'égalité des langues qu'il dissocie fermement de tout référent racial, tandis que ses opinions politiques le situent, aux antipodes de son milieu, dans le camp des anti-colonialistes et donc des anglophobes. Il n'a en effet cessé de dénoncer les interventions anglaises, par exemple en Afrique du Sud. De même est-il parmi les premiers à s'indigner des massacres systématiques des Arméniens de la part des Turcs. Sans mentionner l'hypothèse trop

7. Il me semble que c'est Maurice Olender qui l'évoque le premier au cours d'un débat public, au Mans, en 1990 (2010 : 131).

8. La controverse avait été lancée par Michael Lynn-George (2006).

astucieuse qui voit dans ces lignes antisémites une missive dictée par Henri de Saussure à son fils⁹, Claudia Mejía y décèle une *parodie*, sensible dans le style, dans les contradictions logiques qui reflètent les caractères du discours antisémite contemporain et, enfin, dans l'attribution à Drumont d'arguments qu'il n'a pas utilisés sous cette forme. Or, l'intention parodique est récemment apparue improbable à un bon connaisseur des textes saussuriens, Francis Gandon, qui démontre impeccablement qu'une logique d'époque imprègne toutes ces prises de position, dont il ne faut pas oublier qu'elles coïncident exactement avec l'éclatement de l'Affaire Dreyfus, soit l'automne 1894, date certaine des notes sur Whitney parmi lesquelles fut trouvée la lettre¹⁰. Quand il dénonce l'impérialisme anglais et, dans une moindre mesure, l'arrogance allemande, Saussure est encore fidèle à *La Libre Parole*. Quant à son antisémitisme, il vise non pas des « victimes », selon le point de vue anachronique actuel, mais des dominants participants à l'exploitation du peuple et assimilés, avec les Anglais, à la ploutocratie. Poursuivant l'exploration des projets d'articles, Francis Gandon n'a pas manqué de découvrir un texte ultérieur qui paraît plus conforme à la pensée de Saussure : il s'y affirme « dreyfusiste ». Faut-il par conséquent supposer un revirement de son opinion sur les Juifs ou bien la cohabitation chez lui d'un antisémitisme de fond et d'un souci de la justice devant l'évidence du complot qui frappe Dreyfus ? Pour l'instant, dans l'attente, peut-être, de nouvelles découvertes, la réponse est suspendue.

Mais, entre-temps, Claudia Mejía a déplacé son interprétation dans un sens tout à fait nouveau, dont ses critiques n'ont pas encore tenu compte. Avant même qu'elle soit développée, sans doute dans le futur troisième volume de sa biographie, son ami Olivier Flournoy, psychanalyste, petit-fils de Théodore Flournoy, un proche de Saussure, dit dans sa « Préface » son adhésion à une thèse bien différente. Tout en gardant la forme fictive d'une lettre à *La Libre Parole*, le texte de Saussure ne serait pas exactement parodique. En fait, il exprimerait sa distance à l'égard du grand linguiste Michel Bréal :

« [...] ce personnage si important pour Saussure puisqu'il l'a pris sous son aile et lui a offert ce poste convoité de professeur au Collège de France. Bréal, juif, aîné de Ferdinand, image paternelle à même de déclencher chez le fils à l'occasion d'un événement quelconque une froide fureur dont l'objet ambivalent est aussitôt refoulé » (I, pp. 11-12).

9. Explication proposée par John E. Joseph (2007 : 140-141 ; cf. aussi Olender 2010 : 135). Elle s'appuie sur « l'antisémitisme notoire » d'Henri de Saussure.

10. Nous nous appuyons sur l'excellent petit volume de Francis Gandon (2011).

Si l'on admet cette hypothèse, l'antisémitisme ponctuel de Saussure devient l'expression d'une rivalité à l'intérieur de la lignée intellectuelle dont il est un rejeton, et dans laquelle, quoi qu'il fasse, il demeure inscrit. En visant les Juifs en général, il en vise un en particulier : son protecteur, son maître.

Du côté de De Martino, nous retrouvons une situation étrangement équivalente mais plus complexe et plus largement déployée, et, de ce fait, beaucoup mieux documentée. Giordana Charuty donne tout son sens à la relation entre Ernesto et celui qui deviendra son beau-père : Vittorio Macchioro. Ils semblent se rencontrer au début de 1930, De Martino a vingt-deux ans, Macchioro cinquante. C'est au professeur, qui vient d'enseigner un an l'histoire des religions à l'Université Columbia, que le jeune homme s'adresse. Naît entre eux une relation de maître à disciple, dont l'intimité débouchera sur une alliance : en 1935, Ernesto De Martino épouse Anna Macchioro, la fille du maître, et c'est désormais légitimement qu'il pourra désigner comme « père » celui à qui il doit sa véritable formation intellectuelle et morale. Mais qui donc est Macchioro ? Un personnage bien étrange sur tous les plans. Savant encyclopédique, il bascule de l'archéologie antique, dont il fut un des réformateurs, à l'histoire des religions qui est sa passion dominante. Une passion qui n'est pas simplement académique puisque, né à Trieste, juif dalmato-sépharade d'origine, il a entrepris de se convertir au catholicisme (dans sa variante moderniste minoritaire), puis au protestantisme non sans avoir, entre 1934 et 1935, accompli un voyage en Inde. Cette quête l'a tout à fait préservé de l'idéologie fasciste qui imprègne en ces années la société italienne. Or, son disciple et gendre Ernesto De Martino n'est pas un jeune Napolitain forcé à quelques concessions au pouvoir en place, mais un ardent thuriféraire du régime mussolinien. Giordana Charuty nous donne de façon très convaincante la clé intellectuelle de cette adhésion politique paradoxale à nos yeux : De Martino croit qu'il ne saurait y avoir de société sans religion ; prenant acte de la faillite du catholicisme romain, le fascisme est en train d'inventer la *religion civile*. Plusieurs de ses textes parus dans la presse plus ou moins militante défendent cette thèse. Sa correspondance démontre aussi qu'il est sensible à la théâtralité des rituels politico-militaires, auxquels il participe avec ferveur en tant que milicien¹¹. Donc, la relation entre le « père » et le « fils » doit très étrangement mettre entre parenthèses l'essentiel de leurs convictions

11. L'édition italienne de l'ouvrage de Giordana Charuty contient, dans la nouvelle postface, une lettre de De Martino à Anna Macchioro, datée de l'an XIII du fascisme, qui ne laisse aucun doute sur son exaltation devant le cérémonial politique (p. 346).

politiques et intellectuelles du moment. En fait, les orages n'ont pas manqué, mais une sorte de *modus vivendi* s'établit dont un des éléments les plus surprenants est le partage des questions posées par l'appartenance, longtemps interrogée mais finalement assumée, de Vittorio Macchioro au judaïsme. De Martino est enthousiasmé par le roman autobiographique inédit de son beau-père, *Adonai Sevaot*, au point qu'un deuxième récit, sorte de suite intitulée *Le Jeu de Satan*, paru en 1939 sous le pseudonyme de Benedetto Gioia, serait, selon l'analyse de Giordana Charuty, écrit à quatre mains par les deux hommes. Le thème de ces romans, très riches d'événements, est l'impossibilité pour un Juif de substituer à l'ascendance religieuse et culturelle qu'il refuse, une autre qui la renierait en optant pour le paganisme, le christianisme ou même l'athéisme antisémite... Dans les deux romans, l'errance géographique et spirituelle qui caractérise les héros débouche sur la folie. Autrement dit, l'altérité juive n'est pas soluble dans les autres religions ni, bien évidemment, dans la communion civile !

Juste au moment où ce livre écrit en commun est publié, Vittorio Macchioro est rattrapé par son origine. Promulguées à l'automne de 1938, les lois antisémites du régime fasciste s'abattent sur lui. Après avoir été mis d'office à la retraite en février 1939, il est interné dans le camp d'Abbadia di Fiastra dans les Marches, en juin 1940. On aurait pu attendre de cette expérience terrible un effet immédiat sur son fils spirituel, or rien de tel ne se produit. Certes, De Martino a commencé, dès 1936, une lente prise de distance à l'égard du régime alors que, professeur au lycée à Bari, il fréquente un milieu libéral antifasciste autour des éditions Laterza, cependant il ne fera *jamais* de l'antisémitisme d'État et de la destruction des Juifs d'Europe les raisons de son retournement politique et de son engagement résolu de résistant. Mieux même, son grand ouvrage posthume, *La Fin du monde*, qui ne manque pas de s'appuyer sur les apocalypses réelles du XX^e siècle comme la destruction d'Hiroshima, est à peine allusif en ce qui concerne la Shoah, alors que *Le Jeu de Satan*, écrit en 1937-1938, contenait déjà une prophétie apocalyptique :

« Il me semble que ma catastrophe n'est rien d'autre qu'une partie d'une immense catastrophe qui est en train de s'approcher dans le monde entier, et qu'un beau jour le monde entier s'écroulera... Je ne sais pas ce que ce sera : une guerre mondiale, un cataclysme cosmique [...]. Mais je sens la catastrophe dedans, autour, en haut, en bas [...]. L'unique manière de me sauver est d'affronter la catastrophe » (p. 216).

La conversion décidée de De Martino au socialisme puis au communisme a entraîné une réfection de sa biographie qui ne laisse aucune place à ses hésitations et embarras. Comment avoir été fasciste et à ce point lié à un « ange tutélaire » juif ? Comment penser la « catastrophe » née de

l'antisémitisme chrétien puis nazi ? Ces questions sont restées en suspens et l'un des mérites de la biographie de Giordana Charuty est de nous aider à les poser. Les circonstances – personnelles et historiques – sont sans doute assez différentes de celles qui ont vu Ferdinand de Saussure exprimer un moment de rage antisémite, mais ne pouvons-nous pas percevoir chez l'un et l'autre une distance née d'une attraction et d'une dépendance vis-à-vis du maître juif – Michel Bréal, Vittorio Macchioro – qui a souhaité si ardemment faire de chacun d'eux son héritier ?

Sans doute faudrait-il aussi s'efforcer de penser l'extrême ambivalence de ces relations en les situant dans le champ où de nouvelles disciplines – linguistique générale et histoire des religions, dans ces cas – étaient en train de naître. On serait alors surpris de percevoir l'expression, généralement privée et discrète sans doute, d'une résistance à l'emprise, incontestable mais avant tout perçue comme telle, des intellectuels juifs qui travaillaient à fonder les sciences de la société et de l'esprit dans les niches que l'Université de cette époque leur abandonnait, en France et en Italie¹². Nous avons tendance à oublier à quel point cette identité (religieuse, « raciale », culturelle...) n'était alors jamais détachée de l'individu et à quel point elle colorait, pour les autres, sa trajectoire professionnelle. Si l'on ne peut rien déduire, faute de documents plus explicites, de l'anti-durkheimisme de De Martino et de ses lectures pressées de Mauss et de Lévi-Strauss¹³, en revanche, l'entourage direct de Saussure témoigne d'un raidissement explicite devant l'activisme et le rayonnement des « savants juifs ». Antoine Meillet, élève de Saussure à Paris et qui sera très proche de l'école sociologique durkheimienne, confie ainsi à son *Journal*, le 30 janvier 1898 :

« Tous ceux qui sont plus ou moins antisémites insistent sur la question des races. Races est vague. Mais il est clair que les Juifs sont autres. Ils ont été sur bien des points les [agents] d'innovations qui se sont imposées mais qui, au fond, restent peu sympathiques aux Français. Ex[emples] Weil, Bréal, Oppert (et Salomon Reinach), tous introduisent la philosophie allemande. Mendès très avant dans le mouvement wagnérien »¹⁴.

Bien sûr les relations entre les personnes ne sont jamais entravées par de telles réticences – et Meillet succédera avec empressement à Bréal en 1905, au Collège de France, et laissera en 1928 sa direction d'études à Benveniste

12. Renvoyons ici à un essai qui débouche sur ce problème et le développe quelque peu à propos d'un autre fondateur : Daniel Fabre (2012).

13. Et surtout pas un antisémitisme de fond comme pourrait le suggérer, en revanche, la trajectoire d'anti-durkheimiens français comme Jules Monnerot, très attaché à la notion de « religion séculière » et qui fut, entre 1980 et 1990, un compagnon de route éminent du Front national de Le Pen.

14. *Journal* d'Antoine Meillet (IMEC, Abbaye d'Ardenne), cité in Francis Gandon (2011 : 38).

qui lui succédera au Collège après sa mort, en 1937. Ces irritations s'expriment dans un entre soi policé et dans le retrait d'un journal intime, où l'on ose s'avouer que les « fils d'Israël » occupent trop de place intellectuelle. Seuls quelques journalistes plus frustes vendent la mèche lorsqu'il leur arrive de désigner le Collège de France où enseignent alors Bréal, Havet et Gabriel Monod comme le « Collège de Judée » (Gandon 2011 : 66)¹⁵.



On a raillé, à juste titre, ces thèses de lettres des années 1930, qui restent des mines d'érudition inspirées d'un lansonisme mal compris, où le doctorant lancé dans une biographie interminable finissait, exténué, par n'en publier que *La jeunesse...* On s'est lassé, très justement aussi, de ces libelles, dont Henri Guillemin s'était fait une spécialité, où le critique prétendait révéler les contradictions cachées et les petites gens des grands hommes à partir de quelques documents exhumés. Ces habitudes académiques mineures ont beaucoup nui, en France, à la promotion de la biographie comme instrument de découverte et d'exposition de la connaissance. Mais, d'autre part, ne lisons-nous pas aujourd'hui trop de biographies sans risques où l'on sent combien l'auteur escompte tirer bénéfice de la grandeur ou de la bassesse de celui qu'il a pris pour sujet ? Les deux livres dont nous venons d'esquisser une lecture parallèle échappent sans conteste à ces défauts. Faire la biographie de Saussure et De Martino ne correspondait à aucune demande ; la complexité problématique et la construction baroque de celles que nous analysons les préservent de toute lecture pressée. Ce dernier point est capital et les titres, judicieusement choisis par Giordana Charuty et Claudia Mejía, soulignent différemment cette ambition. L'un et l'autre mettent l'accent sur la temporalité particulière de leur récit. « Vies antérieures » d'une part, « Portrait diachronique » de l'autre. Que faut-il entendre par ces termes ? Ils sont également insolites car ils introduisent deux tensions : l'une chronologique entre passé, présent et futur, l'autre topologique entre unité et pluralité de la personne. Nous avons déjà évoqué le second point qui revient tel un leitmotiv à chaque étape de récits dont le cœur est une lutte pour que s'affirme, chez ces deux savants, le point de vue toujours menacé de la raison. Sur les temporalités, la convergence est à première vue moins nette. Claudia Mejía aurait, dit-elle, voulu écrire sa biographie comme si elle avait ignoré à chaque pas l'avenir de son héros. Tâche impossible

15. À la génération suivante, André Martinet, élève tardif de Meillet, ose énoncer dans sa vieillesse la même réticence à l'égard de son condisciple Émile Benveniste, marqué du « sceau juif » et soutenu par le « lobby juif » (1993 : 124-125).

qu'elle finit par inverser en partie, puisque son « portrait diachronique » refuse la simple succession chronologique, pour mobiliser à chaque instant la totalité d'une durée qui lui permet d'éclairer tel détail ou de signaler telle nervure. Giordana Charuty vise plutôt à expliciter une *bildung*. La figure centrale de son récit est le tournant ou, mieux, la conversion préparée et murie. Elle s'impose comme expérience et finit par produire, comme de surcroît, un anthropologue d'abord attaché à comprendre ce qui se passe autour de lui et en lui avec tous les outils intellectuels qu'il forge au fur et à mesure. Mais il est évident que l'une et l'autre ont écrit ces biographies à la lumière d'un « soleil noir » qui est la dernière œuvre, d'ambition immense et non accomplie, qui ouvre à ces vies un avenir jamais conclu, illimité. Par leurs choix d'une chronologie en boucle, où le passé naît littéralement du futur, elles semblent réaliser l'opération que Pierre Bayard appelait naguère de ses vœux : mettre « la biographie à l'endroit », faire sortir les causes de leurs conséquences, dégager « les forces contraires qui font de notre avenir une des origines actives de ce qui nous arrive » (2005 : 121-122). On retiendra donc, autant que la découverte de deux vies qui étaient comme encloses dans une gangue de clichés et repliées sur leur noyau de mystère, l'audace tranquille de deux biographes qui, à leur manière, s'émancipent, à propos de deux savants majeurs, des modes aujourd'hui dominants du discours biographique.

École des hautes études en sciences sociales

Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture (LAHIC), Charenton-le-Pont

Institut interdisciplinaire de l'anthropologie du contemporain (IIAC), Paris

daniel.fabre@libero.it

m.massenzio@tiscali.it

MOTS CLÉS/KEYWORDS : épistémologie/*epistemology* – biographie/*biography* – antisémitisme/*antisemitism* – Ernesto De Martino – Ferdinand de Saussure.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bayard, Pierre

2005 *Demain est écrit*.

Paris, Minuit

(« Paradoxe »).

Benveniste, Émile

1966 *Problèmes de linguistique générale*.

Paris, Gallimard (« Bibliothèque

des sciences humaines »).

Boltanski, Luc

2012 *Énigmes et complots*.

Une enquête à propos d'enquêtes.

Paris, Gallimard (« NRF essais »).

Bravo, Federico

2011 *Anagrammes. Sur une hypothèse de Ferdinand de Saussure*.

Limoges, Lambert Lucas.

De Martino, Ernesto

1956 *Morte e pianto rituale nel mondo antico. Dal lamento pagano al pianto di Maria* [= *Mort et lamentation funèbre. De la lamentation païenne aux plaintes de la Vierge Marie*]. Torino, Boringhieri.

1963 *Italie du Sud et magie*.

Trad. de l'italien par Claude Poncet. Paris, Gallimard.

1966 *La Terre du remords*. Trad. de l'italien par Claude Poncet. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »).

1971 *Le Monde magique. Parapsychologie, ethnologie et histoire*. Trad. de l'italien par Marc Baudoux. Verviers, Gérard et C^{ie} / Paris, l'Inter (« Marabout université » 215).

1977 *La Fine del mondo. Contributo all'analisi delle apocalissi culturali*. A cura di Clara Gallini. Torino, Einaudi [2^e éd. : 2002, avec une préface de Clara Gallini & Marcello Massenzio].

Fabre, Daniel

2012 « D'Isaac Strauss à Claude Lévi-Strauss : le judaïsme comme culture », in Philippe Descola, ed., *Claude Lévi-Strauss, un parcours dans le siècle*. Paris, Odile Jacob : 265-294 (« Collège de France »).

Gandon, Francis

2002 *De dangereux édifices. Saussure lecteur de Lucrèce, les « Cahiers d'anagrammes » consacrés au « De rerum natura »*. Louvain-Paris, Peeters (« Bibliothèque de l'information grammaticale » 50).

2011 *La Morale du linguiste. Saussure entre affaire Dreyfus et massacres des Arméniens (1894-1898)*. Limoges, Lambert-Lucas.

Gros, Frédéric

1998 *Création et folie. Une histoire du jugement psychiatrique*. Paris, Presses universitaires de France (« Perspectives critiques »).

Joseph, John E.

2007 « Les limites de l'assimilation linguistique selon Léopold de Saussure », *Histoire, Épistémologie, Langage* 29 (2) : 131-143.

Lynn-George, Michael

2006 « The Crossroads of Truth : Ferdinand de Saussure and the Dreyfus Affair », *Modern Language Notes* 121 (4) : 961-988

Martinet, André

1993 *Mémoires d'un linguiste. Vivre les langues*. Paris, Quai Voltaire.

Mejía Quijano, Claudia

2007 « L'adresse et l'écoute, la dualité de la parole : à propos d'un texte politique dans le Ms. fr. 3951/10 », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 60 : 281-296.

Olender, Maurice

1988 *Les Langues du paradis. Aryens et Sémites, un couple providentiel*. Préf. de Jean-Pierre Vernant. Paris, Gallimard-Le Seuil (« Hautes études »).

2010 *Race sans histoire*. Paris, Le Seuil (« Points. Essais »).

Saussure, Ferdinand de

1971 *Les Mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Éd. par Jean Starobinski. Paris, Gallimard (« Le Chemin »).

2002 *Écrits de linguistique générale*. Éd. par Simon Bouquet & Rudolph Engler. Paris, Gallimard (« Bibliothèque de philosophie »).

Turpin, Béatrice

2003 « Légendes et récits d'Europe du Nord : de Sigfrid à Tristan », in Simon Bouquet, ed., *Saussure*. Paris, L'Herne (« Cahiers de L'Herne » 76) : 351-429.